



75
MOSTRA INTERNAZIONALE
D'ARTE CINEMATOGRAFICA
LA BIENNALE DI VENEZIA 2018
Venice Classics

DELPHINE SEYRIG
GIORGIO ALBERTAZZI SACHA PITOËFF

L'ANNÉE DERNIÈRE À MARIENBAD

UN FILM DE
ALAIN RESNAIS

SCÉNARIO ET DIALOGUES DE
ALAIN ROBBE-GRILLET

" CE FILM NE CESSE DE NOUS OBSÉDER "

LE MONDE

VERSION RESTAURÉE INÉDITE

DELPHINE SEYRIG, GIORGIO ALBERTAZZI et SACHA PITOËFF dans "L'ANNÉE DERNIÈRE À MARIENBAD"
UN FILM DE ALAIN RESNAIS SCÉNARIO ET DIALOGUES DE ALAIN ROBBE-GRILLET
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE SACHA VIERNY MUSIQUE FRANCIS SEYRIG RÉCÉPTE JACQUES SAULNIER
DIRECTEUR DE PRODUCTION LÉON SANZ PRODUIT PAR PIERRE COURAU ET RAYMOND FROMENT
© 1989 STUDIOCANAL ARSUS FILMS CINÉMA. TOUS DROITS RÉSERVÉS.

STUDIOCANAL



CHANEL TAMASA

STUDIOCANAL PRÉSENTE

L'ANNÉE DERNIÈRE À MARIENBAD

UN FILM DE

ALAIN RESNAIS

en version restaurée 4K



SORTIE LE 19 SEPTEMBRE 2018



Distribution

TAMASA

5 rue de Charonne - 75011 Paris

contact@tamasadiffusion.com - T. 01 43 59 01 01

www.tamasadiffusion.com



Relations Presse

Frédérique Giezendanner

frederique.giezendanner@gmail.com - 06 10 37 16 00



Dans un château de bohême transformé en hôtel, des gens vivent dans une atmosphère feutrée. Ils sont là pour se reposer, et tout autre bruit que quelques paroles chuchotées est proscrit. Un homme s'attache à une femme et tente de la persuader qu'ils ont eu une aventure, l'année dernière, à Marienbad.

« L'année dernière à Marienbad est totalement onirique. C'est une comédie musicale, sans chanson, qui tente d'approfondir les forces du rêve ».

Alain Resnais

Un film multiple



UN FILM OUVERT

“MARIENBAD, a dit Alain Resnais, est un film qui a besoin du spectateur. Vous devez le créer vous-même.” Ce n’est pas une boutade, ni une coquetterie. Jamais, malgré les apparences, un film n’a été aussi loin de la définition que les imbéciles donnent du cinéma : une nourriture que l’on vous tend toute mâchée. Jamais un film n’a eu autant besoin de l’entière, de l’ardente participation du spectateur. Jamais la passivité n’aura été plus criminelle que devant ce film.

C’est une œuvre d’une totale, d’une absolue, d’une inépuisable disponibilité. Vous pouvez y voir, y découvrir, y apporter, tout ce que vous voulez. Le film est ce que vous êtes. Pas d’accord possible, pas de convergence réalisable : il y a autant de MARIENBAD que de spectateurs. Toujours le même et toujours différent. C’est un film d’exploration. Dans ce luxuriant foisonnement de marbres et de miroirs, de balustrades et de volutes, nous sommes au cœur d’une forêt vierge. Elle nous enveloppe, nous fascine, nous absorbe. Nous y découvrons des êtres étranges, inconnus, s’exprimant en un langage indéchiffrable, se livrant à des jeux, à des rites, à des cérémonies dont le sens nous échappe. Des ethnologues bénévoles nous proposent des explications qui “marchent” un instant et, l’instant d’après, s’avèrent impuissantes.



Ou, si l'on veut, nous sommes sur une autre planète. Espace et temps n'ont pas les mêmes références que chez nous, perspective et durée obéissent à d'autres lois. A... et non-A..., vrai et faux vacillent et s'interpénètrent, passé, présent et futur co-existent avec leur propre image ou leur propre rêverie.

Jamais le spectateur n'a été aussi libre. C'est à lui de faire son propre film. Comme dans le rêve, tout est permis, tout est possible. Le spectateur participe à l'angoisse créatrice.

UN FILM MUSICAL

HIROSHIMA était un oratorio, MARIENBAD est une sonate. Jamais le langage du cinéma n'a été plus proche de celui dont il est, par nature, le plus proche : le langage musical. Art du temps par excellence, le cinéma est ici durée pure.

Thème et variations. Le film tourne, se love en phrases toujours les mêmes et toujours renouvelées, le mouvement s'amplifie, s'apaise, repart dans une tonalité différente. Le dialogue d'HIROSHIMA était un récitatif d'opéra, celui de MARIENBAD est musique pure :



le commentaire, les bribes de phrases saisies au passage et même les paroles des protagonistes valent moins par leur signification réaliste, que par leur musicalité. Le sens des mots s'efface, c'est leur son qui leur donne leur véritable poids.

Certes, la partition d'orgue joue un rôle de fascination émotionnelle important. Mais la vraie musique du film est d'un autre ordre : c'est celle qui naît des "leitmotivs" visuels, des mouvements de caméra et du montage. Resnais pousse ici à leur extrême limite les obsessions visuelles et rythmiques de son oeuvre passée : la caméra féline lancée dans de longs et caressants travellings qui sont comme une plongée et semblent transformer espace et temps en des fluides insaisissables. Et le montage : chef-d'oeuvre de subtilité, de souplesse, de persuasion, dont l'action est presque inanalysable mais qui agit inconsciemment par son rythme irrésistible.

Chorégraphie intérieure. Ne cherchez pas ailleurs le secret de cette féerie cinématographique. La jouissance esthétique que procure MARIENBAD est fondamentalement semblable à celle qu'apporte la musique.



UN FILM ABSOLU

Film cérébral, film intellectuel ? Sans doute, puisqu'il est l'image, le décalque même de la cérébralité. Mais parce qu'il donne l'image de la féerie mentale, il est aussi le film le plus sensoriel, le plus sensuel qui soit. Inutile d'y appliquer des critères rationnels ou raisonnables : abandonnez-vous à la volupté de plonger dans l'univers de la jouissance esthétique pure, puisqu'esthétique et sensation sont, étymologiquement, la même chose.

MARIENBAD est le premier film absolu, le premier film dont langage et contenu s'identifient exactement et complètement, le premier qui procure un plaisir esthétique parfaitement pur sans être simplement figuratif, le premier qui décourage et ridiculise toute critique, le premier qui se pose comme un absolu artistique ayant en soi seul toute sa raison d'être.

Les labyrinthes de Marienbad



Nous sommes dans un palace, fastueux, baroque, dédale de corridors, de portes et de salles, galeries de marbres et de miroirs, labyrinthe au long duquel nous suivons un homme, lui-même en quête d'une femme, rencontrée ici-même un an plus tôt dit-il. Il vient au rendez-vous qu'elle avait elle-même fixé, il revient la chercher, l'emmener avec lui. Pourtant, cette femme mariée ne connaît pas cet homme, elle lui répète qu'il se trompe. Il insiste : « Vous êtes toujours la même. J'ai l'impression de vous avoir quittée hier ». Ainsi se déroule ce film liturgique, hypnotique, où la musique des mots crée un décor sonore envoûtant, où la caméra et ses travellings sur les plafonds, les salons, leurs moulures, devient elle-même somnambule, où la passion amoureuse embrouille le réel par attisement de la remémoration et de l'imagination.

Co-création d'Alain Resnais et d'Alain Robbe-Grillet, cette déclinaison cinématographique du Nouveau Roman illustre un rapport au monde où la conscience reste subjective, souveraine. Celle-ci suit le fil de la pensée, s'aligne sur le temps mental, décline les images et les sons d'un film intérieur. Ici les couloirs figurent l'imbroglia d'un cerveau humain. Il ne s'agit pas d'y rester fidèle à des enchaînements de causalité et à une chronologie de faits



et gestes, mais d'y suivre le va-et-vient imprévisible d'un esprit, ses étrangetés, méandres, trous de mémoire, rêves récurrents...

Lion d'or à la Mostra de Venise en 1961, le film oppose les partisans d'un cinéma narratif des transgressions incompréhensibles pour certains, et les tenants d'une écriture moderne inspirée par une littérature non conventionnelle et exigeant du spectateur complicité et participation.

La proposition de Resnais et Robbe-Grillet est celle d'un puzzle à reconstruire, elle est invitation à saisir tel ou tel indice pour se promener dans un dédale complexe dont aucune issue ne constitue la vérité. Toutes les interprétations sont respectables, chaque spectateur développe son scénario à sa guise, optant qui pour le doute, qui pour le délire, pour l'errance d'un fantôme, la résurrection d'une statue, les balbutiements d'une colonie de malades mentaux en asile, la célébration obsessionnelle d'un rituel perdu, ou le suspense orchestré sur la capacité de résistance d'une femme de se laisser séduire.



On peut y voir aussi l'illustration la plus radicale de l'aphorisme cité par Jean-Luc Godard, prêté à André Bazin, en vérité emprunté à Michel Mourlet : « Le cinéma substitue à notre regard un monde qui s'accorde à nos désirs ».

Représentatif du courant « Rive gauche » de la Nouvelle Vague (proche des éditeurs, de Saint-Germain-des-Prés, du théâtre, à l'image de Chris Marker, Marguerite Duras, Agnès Varda, le courant « Rive droite » étant incarné par les rédacteurs des *Cahiers du cinéma* riviés autour des producteurs, des Champs-Élysées), L'ANNÉE DERNIÈRE À MARIENBAD est l'un des maillons d'une œuvre axée sur des défis formels. Toute sa vie, Resnais voulut relever le challenge de réaliser quelque chose qui ne s'était encore jamais fait, et, ipso facto, inventer d'un film à l'autre une structure, une esthétique, une construction différente. Il prend ici le contre-pied de HIROSHIMA MON AMOUR : après deux histoires imbriquées l'une dans l'autre, racontées au présent, ancrées dans une réalité historique et un pays (l'Occupation en France, la bombe atomique au Japon), voici une multiplication de temporalités, avec regards hors champ, pour le récit opaque d'une histoire qui ne se déroule nulle part, et on ne sait quand. Le film d'après, MURIEL, sera lui sans travellings, sans images mentales ni flashes back. Etc...



Tout diffère, mais une cohérence s'installe, avec des thèmes récurrents : nous retrouverons ailleurs, plus tard, ces personnages irréels, lazaréens, en quête d'un amour fou. Nous percevrons sans cesse qu'Alain Resnais débuta dans le montage, et combien il tient au son, à la bande son, à la polyphonie de son film. Défini comme « une comédie musicale sans chanson », ce film illustre son goût pour les timbres de voix, les accents étrangers. Il y révèle en Delphine Seyrig une actrice dont la présence diaphane, en plumes d'autruche et voiles de mousseline, doit beaucoup à cette voix fêlée qui semble réinventer la langue française, ce chant incantatoire, ce phrasé lent à la ponctuation imprévisible qui feront, entre autres, le suc de nombre de films de Marguerite Duras.

Jean-Luc Douin est critique cinéma au *Monde*. Il est également l'auteur d'un beau livre consacré à l'œuvre d'Alain Resnais paru en 2013 aux éditions de La Martinière.

Marienbad, vu par...



“ Il n’y a pas de solution au film. Evidemment, parmi les hypothèses qu’on peut faire, il y en a qui nous plaisent plus que d’autres. Mais l’essentiel c’est que cette possibilité de divergence d’interprétation demeure. On peut dire que c’est un film sur l’incertitude de l’amour (qu’est-ce qu’une passion, si on peut se poser tant de problèmes un an après ?) ou un film sur les univers parallèles (ces deux personnages sont peut-être parfaitement sincères et, par une sorte de détour, l’un des univers a peut-être croisé l’autre). On peut dire que c’est un film sur l’imaginaire, ou sur la persuasion, ou sur la communication.

On peut penser que c’est une vieille légende bretonne et que la mort vient chercher sa proie après un an de sursis. On peut croire que nous sommes dans un asile, ou dans une clinique, et que la femme est une véritable amnésique.

Toutes ces interprétations, toutes ces hypothèses sont également valables. Au spectateur à trouver sa propre vérité. ”

Alain Resnais



“ L’oeuvre d’art, à mon sens, est moins faite pour être comprise que pour être ressentie. On peut, certes, la comprendre, l’interpréter, mais alors, autant que possible, de tas de façons différentes. Il n’y a pas une clé. Comme dans le monde, tout simplement. Dans le monde qui nous entoure, il y a un certain nombre de choses importantes qui sont là, et on ne sait pas pourquoi c’est là. ”

Alain Robbe-Grillet

Dans la presse



Laissez-vous porter par le spectacle

Vous allez voir un beau film étrange, un film apparemment incohérent et presque non-figuratif. Laissez-vous porter par le spectacle : accueillez les images, le mouvement artistique et la musique, sans parti pris, comme on écoute un concert : l'esprit libre et le cerveau au repos. C'est affaire de contemplation et non de réflexion. Ne vous laissez ni surprendre ni choquer par le caractère confus de l'anecdote. Vous n'êtes pas devant un récit policier, une tranche de vie ou un drame psychologique. Vous êtes plutôt en face d'un ballet fascinant. Acceptez de vous laisser envoûter.

L'ANNÉE DERNIÈRE À MARIENBAD n'est pas une œuvre ennuyeuse, ardue ou austère, mais un spectacle qui n'irrite que les non-prévenus parce qu'il les attaque par surprise.

Rien ne vous empêche de revoir ce film, deux, trois fois, ou même plus, comme on réécoute inlassablement un même morceau de musique. Le cinéma n'est-il pas, comme l'a dit Abel Gance « la musique de la lumière » ?

Gilbert Salachas – *Télérama*



Renversée dans le désordre de déshabillé volontairement conventionnel, cette femme (Delphine Seyrig) est-elle vraiment la femme déjà rencontrée à Marienbad ? Ou n'est-elle que la poupée qu'imagine notre mémoire lorsqu'elle s'abandonne au baroque imprévisible de ses jeux ? Mêlant ce qui est, ce qui a été, ce qui aurait pu être, ce que l'homme souhaiterait voir se réaliser et ce que la femme à la fois craint et espère – Le film d'Alain Resnais avec une virtuosité étourdissante et implacable, joue sur les changements de robes, de tons, d'éclairages, de musiques. Voici la femme anonyme, bel objet que se disputent, anonymes eux aussi et éternels, le mari et l'autre.

Arts - Pierre Kast

Delphine Seyrig



Grâce à son père archéologue, Delphine Seyrig passe son enfance dans plusieurs pays. Arrivée en France en 1952, elle suit les cours d'art dramatique de Roger Blin et de Tania Balachova, débute au Centre dramatique national de l'Est puis à la Comédie de Saint-Etienne. Elle part ensuite aux Etats-Unis où elle se perfectionne durant trois ans à l'Actor's Studio. C'est en jouant sur les planches new-yorkaises UN ENNEMI DU PEUPLE d'Ibsen qu'elle est découverte par le cinéaste Alain Resnais qui l'engage d'emblée pour L'ANNEE DERNIERE A MARIENBAD. Dès son premier film, Delphine Seyrig accède à la célébrité, et, deux ans plus tard, son jeu dans MURIEL OU LE TEMPS D'UN RETOUR d'Alain Resnais lui permet d'obtenir le Prix d'interprétation au Festival de Venise.

Au théâtre, les prestations de Delphine Seyrig la conduisent de Pinter à Pirandello, d'Arabal à Handke. Comme au cinéma, elle emprunte des chemins très personnels avec LA MOUETTE de Tchekhov ou LA PROCHAINE FOIS, JE VOUS CHANTERAI de James Saunders. Elle débute sa carrière à la télévision avec LE TROISIEME CONCERTO de Marcel Cravenne. Par la suite, elle incarne madame de Morstau dans LE LYS DANS LA VALLEE.



Militante féministe, elle réalise et produit en 1977 un film en vidéo, *SOIS BELLE ET TAIS-TOI*, dans lequel elle interviewe des actrices. En 1982, elle crée avec Carole Roussopoulos et Ioana Wieder le Centre Audiovisuel Simone de Beauvoir qui a pour objectif de réunir, produire et diffuser des documents audiovisuels sur les droits, luttes et création de l'art des femmes.

Filmographie sélective

- 1961 L'année dernière à Marienbad ■ 1963 Muriel ou le temps d'un retour
- 1966 Qui êtes-vous Polly Maggoo ? ■ 1967 Accident ■ 1968 Baisers volés
- 1969 La voie lactée ■ 1970 Peau d'âne ■ 1971 Le journal d'un suicidé
- 1972 Le charme discret de la bourgeoisie ■ 1973 Maison de poupée
- 1974 Contre une poignée de diamants ■ 1975 Aloïse ■ 1975 India Song
- 1976 Caro Michele ■ 1977 Baxter, Vera Baxter ■ 1980 Chère inconnue
- 1986 Golden Eighties



Nouvelle restauration 4K



L'ANNÉE DERNIÈRE À MARIENBAD a fait l'objet d'une numérisation et d'une restauration en résolution 4K d'après le négatif image original tiré en 1960 et conservé en bon état.

L'étape de l'étalonnage, centrale dans le cas de cette restauration, a été réalisée par Jérôme Bigueur sur la base du scan du négatif et en utilisant le logiciel Resolve. Elle a permis de restituer de la façon la plus fidèle qui soit le contraste original et la beauté des images en noir et blanc. Cette intervention met en lumière la finesse et l'élégance de la photographie ainsi que de l'éclairage développés par Sacha Vierny et Alain Resnais lors du tournage en dyaliscope. Les raccords et effets visuels ont été validés par comparaison avec une copie d'exploitation d'époque.

En complément, un travail de nettoyage sur palette graphique a permis d'enlever les poussières, les quelques rayures physiques de l'élément et défauts dus à l'usure naturelle de la pellicule. La bande sonore a elle aussi été restaurée d'après le mixage original 35mm.

Ces travaux conduits par STUDIOCANAL et le laboratoire HIVENTY ont bénéficié du soutien du CENTRE NATIONAL DU CINEMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE et de CHANEL.

Générique



FICHE ARTISTIQUE

DELPHINE SEYRIG LA FEMME

GIORGIO ALBERTAZZI L'INCONNU

SACHA PITOËFF L'AMI

FRANÇOISE BERTIN UN PERSONNAGE DE L'HOTEL

FRANÇOISE SPIRA LA DAME DE L'HOTEL

JEAN LANIER UN CLIENT

LUCE GARCIA-VILLE UN PERSONNAGE DE L'HOTEL

HELENA KORNEL UN PERSONNAGE DE L'HOTEL

KARIN TOECHE-MITTLER UN PERSONNAGE DE L'HOTEL

PIERRE BARBAUD UN CLIENT

FICHE TECHNIQUE

RÉALISATION **ALAIN RESNAIS**

SCÉNARIO & DIALOGUES **ALAIN ROBBE-GRILLET**

MUSIQUE **FRANCIS SEYRIG**

DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE **SACHA VIERNY**

DÉCORS **JACQUES SAULNIER**

COSTUMES **BERNARD EVEIN**

SON **JEAN-CLAUDE MARCHETTI, GUY VILLETTE**

MONTAGE **HENRI COLPI, JASMINE CHASNEY**

PRODUCTION **ARGOS FILMS, CINERIZ**

LION D'OR - FESTIVAL DE VENISE 1961

FRANCE/ITALIE - 1961 - 1H34 - NOIR & BLANC - SCOPE - DCP 4K - VISA 23862

Dossier de presse, visuels et film-annonce en téléchargement sur
www.tamasadiffusion.com



TAMASA - 5 rue de Charonne - 75011 Paris
www.tamasadiffusion.com